

« C'est la racine qui te porte »

C'est un verset de l'épître de Paul aux Romains qui doit soutenir aujourd'hui notre réflexion : « Ne va pas faire le fier aux dépens des branches. Tu peux bien faire le fier ! Ce n'est pas toi qui portes la racine, mais c'est la racine qui te porte. » (Rm 11,18). Je proposerai d'abord une explication de ce verset, avant de chercher, dans une deuxième partie, à en dégager un éclairage pour notre situation aujourd'hui.

I

Commenter Paul est souvent difficile. On a écrit de lui qu'il était allé, non du problème à la solution, mais de la solution au problème¹. La solution, c'est l'expérience de la miséricorde gratuite qui lui a été accordée, de façon totalement inattendue, quand Jésus ressuscité lui est apparu sur le chemin de Damas. À la suite de quoi, il a dû concilier deux données dont il ne pouvait sacrifier ni l'une ni l'autre : l'une, que la résurrection de Jésus introduisait une nouveauté décisive dans l'histoire d'Israël et dans celle de l'humanité ; l'autre, que cet imprévu devait pourtant être cohérent avec toute l'histoire biblique et avec l'action de Dieu depuis l'élection d'Abraham ; ce qui l'a conduit à relire toute l'Écriture dans cette perspective. Placé devant le fait de la résurrection de Jésus, il lui fallait démontrer après coup que Dieu n'avait pas changé et que cet événement, avec tout ce qui en découlait, s'inscrivait dans la continuité de la Révélation ; et même, qu'il en constituait la clef. L'événement et l'Écriture devaient s'éclairer mutuellement. Son argumentation dans l'épître aux Romains est soutenue par la volonté de montrer que les Écritures corroborent ce qu'il appelle son « évangile », l'annonce de la résurrection de Jésus ; avec, en contrepoint, la volonté de démontrer que lui-même n'a jamais cessé pour autant d'être juif, puisqu'il était pour lui totalement impensable de se situer hors de l'histoire et de l'espérance d'Israël.

Quand il a constaté que la plus grande partie du peuple juif n'acceptait pas l'Évangile, c'est encore dans l'Écriture qu'il a cherché la clef de cette situation imprévue. Impressionnant est à cet égard le nombre des citations bibliques dans les chapitres 9 à 11 de son épître aux Romains, qui retiendront plus particulièrement notre attention. On en compte une trentaine – si tant est que l'on puisse en faire un compte précis, puisque certaines sont des citations combinées – soit autant dans ces trois chapitres que dans les treize autres chapitres de l'épître. Il ne pouvait pas prendre acte du caractère déroutant de la situation sans maintenir en même temps que l'Écriture devait en rendre compte, puisque l'Écriture est toujours restée pour lui la référence obligée.

¹E.P. SANDERS, *Paul, the Law and the Jewish People*, Minneapolis, Fortress Press, 1983, p. 150. Paul BONY, *Un juif s'explique sur l'Évangile. La lettre de Paul aux Romains*, Paris, Desclée de Brouwer, 2012, p. 178.

L'épître aux Romains constitue sans doute le dernier stade de l'exposé de sa doctrine, sinon de sa réflexion. C'est dire que pour commenter le verset qui nous sert aujourd'hui de point de départ, il faudrait le situer dans le contexte des chapitres 9 à 11 de l'épître, qui ne constituent pas une épître dans l'épître, mais qui sont amenés au contraire par le raisonnement développé dans les chapitres précédents ; et il faudrait situer l'épître aux Romains dans la vie de Paul. Nous limiterons nos ambitions, sans oublier pourtant que ce verset n'arrive pas sans un contexte, qu'il faut avant tout essayer de préciser, sur les plans historique et exégétique.

Le contexte historique : Les auteurs que j'ai consultés pensent que la situation de l'Église de Rome à l'époque où Paul écrit son épître – les années 57 ou 58 – est marquée par l'événement qu'a constitué quelques années plus tôt l'expulsion des juifs de Rome par l'empereur Claude, événement rapporté par l'historien Suétone et confirmé par les *Actes des Apôtres* (Ac 18,2). Si l'on suit cette hypothèse (présentée déjà comme sérieuse dans la première édition de la *T.O.B.*), la communauté chrétienne de Rome, principalement judéo-chrétienne² à l'origine, s'est trouvée brutalement privée de ses éléments juifs. Les juifs ont pu revenir par la suite, peut-être même assez rapidement, mais lorsque Paul écrit son épître, l'élément pagano-chrétien est devenu majoritaire dans la communauté. Ces chrétiens venus des nations ont pu penser qu'ils constituaient l'avenir de l'Église, et donc regarder de haut l'élément juif originaire. C'est dans ce contexte que Paul, s'adressant aux chrétiens issus de la gentilité, les met en garde contre toute tentation d'arrogance envers les juifs, et c'est précisément l'objet de notre verset : « Ne va pas faire le fier ».

Ce qui m'amène tout naturellement à l'aspect exégétique. Tout au long de l'épître, on peut percevoir un appel au respect mutuel à l'intérieur de la communauté. Il n'est donc pas difficile d'identifier les destinataires de cette mise en garde contre la tentation d'arrogance. Quelques versets plus haut, Paul les avait déjà interpellés à la deuxième personne du pluriel : « Vous les païens. » (Rm 11,13). Il ne s'agit pas ici des païens en général, mais des pagano-chrétiens de la communauté chrétienne de Rome, à qui la lettre est adressée. Dans un style oratoire, l'apostrophe est maintenant formulée à la deuxième personne du singulier : « Toi, olivier sauvage (...) ne va pas faire le fier... »

Les destinataires de la mise en garde sont ainsi clairement désignés (« Vous les païens »). Il n'en va pas de même pour ceux qui sont évoqués dans le même passage au moyen de deux images : les branches et la racine. Il est nécessaire de relire d'abord tout ce passage.

² C'est par commodité que j'emploie les termes de « judéo-chrétiens » et de « pagano chrétiens », qui sont inconnus du Nouveau Testament.

16 Si les prémices sont saintes, toute la pâte l'est aussi ; et si la racine est sainte, les branches le sont aussi. 17 Mais si quelques-unes des branches ont été coupées tandis que toi, olivier sauvage, tu as été greffé parmi les branches [restantes] de l'olivier pour avoir part avec elles à la richesse de la racine, 18 ne va pas faire le fier aux dépens des branches. Tu peux bien faire le fier ! Ce n'est pas toi qui portes la racine, mais c'est la racine qui te porte. 19 Tu diras sans doute : des branches ont été coupées pour que moi je sois greffé. 20 Fort bien. Elles ont été coupées à cause de leur infidélité, et toi, c'est par la foi que tu tiens. Ne t'enorgueillis pas, crains plutôt. 21 Car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus. 22 Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu : sévérité envers ceux qui sont tombés, bonté envers toi, pourvu que tu demeures en cette bonté, autrement tu seras retranché toi aussi. 23 Quant à eux, s'ils ne demeurent pas dans l'infidélité, ils seront greffés, eux aussi ; car Dieu a le pouvoir de les greffer de nouveau. 24 Si toi, en effet, retranché de l'olivier sauvage auquel tu appartenais par nature, tu as été, contrairement à ta nature, greffé sur l'olivier franc, combien plus ceux-ci seront-ils greffés sur leur propre olivier auquel ils appartiennent par nature.

À première vue, le sens général de la parabole est clair. Certaines branches ont été coupées (je reviendrai plus loin sur cette expression, qui n'est pas le dernier mot de Paul sur la question) : ce sont ceux des juifs qui n'ont pas adhéré à l'Évangile. Des branches provenant d'un olivier sauvage ont été greffées sur le tronc : ce sont les pagano-chrétiens. En revanche, l'interprétation de chacun des détails ne fait pas l'unanimité parmi les exégètes. Les questions peuvent porter sur deux points : qui est désigné par l'image de la racine ? Quelles sont les branches que le païen ne doit pas traiter par le mépris ? S'agit-il de celles qui restent (soit, pour être clair, les judéo-chrétiens), ou celles qui ont été retranchées (les juifs qui n'ont pas accepté l'Évangile) ? J'ai lu un commentaire qui identifiait purement et simplement les branches à la racine. La réalité est bien plus complexe.

Que représente « la racine » ? Même si les commentateurs ne sont pas unanimes, on peut dire que la majorité des auteurs, tant anciens que contemporains, voit dans cette image les patriarches, Abraham, Isaac et Jacob. Paul, nous venons de le lire, avait employé la même expression deux versets plus haut en écrivant : « Si la racine est sainte, les branches le sont aussi. » (v. 16). Quant aux branches que le pagano-chrétien ne doit pas traiter avec mépris, ce sont probablement celles qui ont été « retranchées », c'est-à-dire ceux des juifs qui n'ont pas adhéré à l'Évangile. Mais il faut ajouter que Paul, dans d'autres passages de l'épître, met les pagano-chrétiens en garde contre tout sentiment de supériorité par rapport aux membres juifs de leur propre communauté, surtout par rapport à ceux d'entre eux qui, tout en croyant

au Christ, restaient fidèles aux observances du judaïsme. On ne déforme pas la pensée de Paul, semble-t-il, en disant qu'il met en garde les chrétiens venus des nations contre toute tentation de superbe par rapport aux juifs en général, qu'ils appartiennent ou non à la communauté chrétienne.

Je voudrais relever sans plus attendre un point qui est central pour notre sujet et qui est affirmé avec beaucoup de force par Paul dans le passage que nous venons de lire : les branches, qu'elles soient « coupées » ou non, appartiennent toutes au même arbre, et c'est bien pourquoi on ne peut pas mépriser les branches sans mépriser aussi la racine. Croyant ou non à l'Évangile, c'est bien le même peuple juif. « Si la racine est sainte, les branches le sont aussi », écrit Paul. Il ne dit pas que certaines branches seraient saintes et que les autres auraient cessé de l'être. Saint Thomas d'Aquin commente ce verset par une formule remarquable de clarté et de concision : « Si donc les patriarches, qui sont la racine, sont saints, les juifs, qui comme autant de rameaux sont sortis d'eux, sont également saints. » Il ne fait aucun doute que pour Paul, la solidarité demeure entre les patriarches et l'ensemble d'Israël, qui est toujours le peuple de Dieu.

Ici, il me paraît nécessaire de m'arrêter un moment sur les contradictions apparentes du discours de Paul, qui ont de quoi dérouter le lecteur. Je ne vous cacherais pas que j'ai dû faire un gros effort pour essayer de présenter clairement un sujet complexe, dans les limites d'une conférence, alors qu'on risque toujours de déformer en cherchant à simplifier. La principale difficulté à laquelle on se heurte lorsque l'on veut commenter *Romains* 9 à 11 est que Paul ne pousse pas ses démonstrations jusqu'à leurs conséquences ultimes, parce qu'il veut affirmer simultanément des vérités qui semblent s'exclure les unes les autres et dont il ne peut sacrifier aucune. Placé devant une situation qui résiste à toutes les tentatives de mise en système, il laisse ouvertes des portes que la logique de ses raisonnements conduirait à fermer. Son image des branches coupées aurait dû l'amener à la conclusion que la plus grande partie d'Israël était rejetée, et la démonstration qu'il avait entreprise au début du chapitre 9 semblait déjà y conduire tout droit. Or, c'est un pas qu'il se refuse à franchir. Pour lui, Israël dans son ensemble ne peut pas être rejeté. Il écrit au chapitre 9, en citant Isaïe : « Quand bien même le nombre des fils d'Israël serait comme le sable de la mer, c'est le reste qui sera sauvé » (9,27) ; mais il écrit au chapitre 11 : « Tout Israël sera sauvé » (11,26). À peine a-t-il parlé de branches coupées qu'il corrige aussitôt cette expression, avec ce qu'elle comporte d'irréparable, en évoquant la perspective d'une nouvelle greffe de ces branches sur le tronc dont elles ont été retranchées. Les « branches coupées » ne seront donc jamais des branches mortes. N'oublions pas que Paul fait ici de la théologie et non de la botanique. L'invraisemblance de l'opération décrite ne doit pas nous empêcher de percevoir la leçon qu'il veut énoncer à travers la parabole, et au-delà de l'image : pour lui, ceux des juifs qui n'ont pas accepté l'Évangile n'ont pas cessé pour autant d'être des fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, avec qui Dieu s'est lié par

une alliance irrévocable. Pour lui, ceux des juifs qui ont accepté l'Évangile *sont* Israël ; mais les autres n'ont pas pour autant cessé de l'être. Dans d'autres passages de ces mêmes chapitres, ceux qu'il vient d'appeler pour les besoins de sa démonstration des « branches coupées » sont appelées « israélites » (9,4), « une partie d'Israël » (11,25) – ce qui veut dire que sans eux, on ne peut pas parler de « tout Israël » – et même, sans autre précision ni restriction, « Israël » (9,30-31 ; 10,19 ; 11,7)³. Si Paul semble se contredire, ce n'est pas parce qu'il aurait changé d'avis entre le début et la fin de son exposé, mais parce qu'il se trouve placé devant une réalité complexe qu'aucune formule ne peut exprimer de manière exclusive et adéquate. Aucune image ne doit être interprétée de façon étroite et rigide. La parabole suggère plus qu'elle ne définit.

Comment comprendre la formule « Ce n'est pas toi qui portes la racine, mais c'est la racine qui te porte » ? L'image est forte, mais son interprétation ne va pas de soi. Si la racine est constituée par les patriarches, avec qui Dieu a fait alliance, c'est par les juifs que les pagano-chrétiens se trouvent mis en communion avec eux, et donc bénéficiaires de l'alliance qui a été conclue avec eux. Or, c'est par les judéo-chrétiens qu'est assurée cette continuité. Pour Paul, ceux des juifs qui ont cru au Christ sont « le reste » d'Israël, comme l'étaient, au temps d'Élie, les sept mille qui étaient restés fidèles (Rm 11,2-6). C'est sur ce reste que sont greffés les païens qui, sans cela, ne seraient greffés sur rien. Or, il est remarquable que tout en développant ce schéma, qui exprime une vérité fondamentale sur la nature de l'Église, Paul englobe tous les juifs dans une même image, celles de branches issues d'un même tronc, comme tous dignes de la même considération. Les juifs, même s'ils n'acceptent pas l'Évangile, rappellent aux pagano-chrétiens qu'ils sont greffés, que tout ne commence pas avec eux, et qu'Israël les précède et les précédera toujours dans l'élection et dans l'alliance. Les chrétiens issus de la gentilité, devenus majoritaires dans la communauté chrétienne, avaient pu s'imaginer qu'ils en étaient désormais l'élément principal, et qu'ils y accueillaient les juifs avec condescendance. Paul leur rappelle fermement que ce sont eux, les païens, qui sont accueillis dans l'héritage d'Abraham, par l'intermédiaire d'Israël.

II

En quoi ces versets de Paul peuvent-ils nous éclairer et nous guider aujourd'hui dans nos relations entre juifs et chrétiens ?

Il nous faut d'abord accepter une évidence : les situations ont évolué depuis le début de notre ère.

³ J'ai développé ce point dans le livre *Chrétiens et juifs entre le passé et l'avenir*, Bruxelles, Lessius, 2000, p. 137-149.

Depuis l'épître aux Romains, il y a eu la destruction du Temple, Yavné, l'élaboration et la compilation du Talmud. Le judaïsme a acquis des caractéristiques qu'il n'avait pas précédemment. Sa Tradition, il faut l'admettre, s'est en partie structurée contre le christianisme. De son côté, le christianisme est devenu sensiblement différent de ce qu'il était au milieu du premier siècle et il a pris ses distances par rapport au judaïsme. Les premiers disciples de Jésus ne se considéraient pas comme les adeptes d'une nouvelle religion, et le terme même de « christianisme » est inconnu du Nouveau Testament, mais on le voit apparaître dès le deuxième siècle⁴.

Assez rapidement, judaïsme et christianisme sont devenus deux religions extérieures l'une à l'autre, même si le christianisme garde la trace indélébile de ses origines. Le discours de Paul, qui englobe dans une même image, celle de branches issues d'un même tronc, les juifs qui avaient accepté l'Évangile et ceux qui l'avaient refusé, est beaucoup plus difficile à tenir et à entendre aujourd'hui qu'il ne l'était pour lui-même et ses correspondants. Je ne crois pas exagérer en disant qu'aujourd'hui, du point de vue du judaïsme, ce sont les juifs qui ont accepté l'Évangile qui sont considérés comme des branches coupées.

L'image de la greffe était sans doute beaucoup plus parlante pour les correspondants de Paul qu'elle ne peut l'être aujourd'hui. Moins de trente ans après la mort de Jésus, les païens qui accédaient à la foi chrétienne étaient accueillis dans des communautés fondées par des juifs et fortement marquées par leurs origines, alors que la rupture n'était pas encore consommée. Pour les pagano-chrétiens d'aujourd'hui, qui constituent la quasi-totalité de l'Église, il est beaucoup plus difficile de comprendre et surtout de ressentir qu'ils sont des greffons, alors que la relation au peuple juif n'est perçue le plus souvent que comme une lointaine origine historique ; d'autant que cette relation à Israël est ressentie comme une réalité ambiguë, puisque le Nouveau Testament témoigne de la rupture autant que de la continuité. Paul écrit aux pagano-chrétiens qu'ils ont été greffés « contre nature » sur l'olivier franc. Ce « contre nature » est peut-être encore plus sensible aujourd'hui qu'il ne l'était au début de notre ère. Lorsque, par exemple, on doit faire découvrir à des chrétiens l'arrière-fond juif des évangiles, on se trouve souvent devant des auditoires déroutés par le monde étrange dans lequel ils se trouvent introduits. L'immense majorité des chrétiens est culturellement étrangère à ses propres sources. C'est une situation sur laquelle on doit se garder de porter une appréciation superficielle, puisque c'est la conséquence du succès de l'Évangile auprès des païens. C'est ce qui explique que des passages importants du Nouveau Testament sont pour eux des terres inconnues : beaucoup de débats et d'argumentations rapportés par les évangiles, et surtout par les épîtres, ne sont compréhensibles qu'à l'intérieur d'un monde juif auquel les chrétiens d'aujourd'hui se sentent plus ou moins étrangers. Les

⁴ « Ce n'est pas le christianisme qui a cru au judaïsme, mais le judaïsme au christianisme. » (Ignace d'Antioche, *Lettre aux Magnésiens*, 10,1).

catholiques d'aujourd'hui, pour ne parler que d'eux, sont certainement plus familiers des récits et des paraboles de Matthieu que des argumentations de Paul.

Enfin, on peut se demander quelle a été la portée de la mise en garde de Paul contre la tentation d'arrogance des pagano-chrétiens envers les juifs lorsque l'on considère, avec le recul du temps, l'histoire de l'antijudaïsme chrétien.

Et en même temps, les chapitres 9 à 11 de l'épître aux Romains, qui auraient pu n'être qu'un avertissement pastoral visant à rétablir la paix dans une communauté à un moment donné, constituent, et de loin, la principale référence théologique sur laquelle fonder, du point de vue chrétien, notre relation à Israël. Son argumentation va bien plus profond que ne le ferait une simple exhortation à surmonter des querelles passagères. Elle s'appuie sur des données qui ne sont pas liées à une conjoncture particulière, mais qui concernent au contraire l'existence même de l'Église et sa définition. Il nous faut donc tenter d'en dégager des leçons pour notre relation à Israël aujourd'hui. Je parle de relation à Israël, puisque je ne peux m'exprimer que d'un point de vue chrétien.

Sans prétendre répondre à toutes les questions, je voudrais reprendre les deux éléments du verset que nous avons pris comme point de départ. C'est une mise en garde, qui est fondée sur une affirmation : mise en garde contre la tentation d'arrogance, affirmation d'une relation de dépendance des pagano-chrétiens par rapport à Israël.

Je prendrai les choses dans l'ordre inverse et je commencerai par l'affirmation, que je reformulerai ainsi : les branches sont connaturelles à la racine. La racine sur laquelle sont greffés les pagano-chrétiens est bien celle dont vit le peuple juif d'aujourd'hui. Paul écrit à la fin de son développement que les juifs sont toujours « aimés à cause des Pères, parce que les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables » (Rm 11,28-29). L'Israël d'aujourd'hui, par conséquent, est bien toujours le peuple de l'alliance, comme le rappelait d'ailleurs le pape Jean-Paul II dans la célèbre « formule de Mayence » sur « le peuple de Dieu de l'Ancienne Alliance, qui n'a jamais été révoquée⁵ ».

Ici, je dois évoquer au moins rapidement une objection qu'il arrive parfois d'entendre ou de lire : le peuple juif d'aujourd'hui ne serait plus celui d'il y a vingt siècles. Effectivement, je le disais, il a évolué, comme tout être vivant, de même que l'Église a évolué de son côté. Il a développé certains éléments de sa Tradition, à la fois par son dynamisme interne et par suite de sa relation complexe avec le monde extérieur, et il en a laissé d'autres dans l'ombre. Mais il n'a pas pour autant perdu son identité. Il avait d'ailleurs connu d'autres changements profonds avant la ruine du second Temple sans cesser pour autant d'être Israël. Depuis le Deutéronome jusqu'aujourd'hui, il n'a jamais cessé de dire : « Écoute, Israël ». L'évolution n'a

⁵ D.C. n° 1798, 1980, pp. 1148-1149.

pas rendu l'alliance caduque. Même si le judaïsme d'aujourd'hui n'est pas identique à celui qui a été le milieu de naissance du christianisme, le chrétien doit reconnaître dans le peuple juif cet Israël avec lequel Dieu s'est lié par une alliance irrévocable. La racine dont se nourrit l'Église est bien celle avec laquelle Israël ne cesse de faire corps. « L'Église, a écrit le dernier concile, ne peut oublier qu'elle a reçu la révélation de l'Ancien Testament par ce peuple avec lequel Dieu, dans son ineffable miséricorde, a daigné conclure l'antique Alliance, et qu'elle se nourrit de la racine de l'olivier franc sur lequel ont été greffés les rameaux de l'olivier sauvage que sont les gentils (cf. Rm 11,17-24)⁶. » Le pape François écrivait récemment : « L'Église (...) considère le peuple de l'alliance et sa foi comme une racine sacrée de sa propre identité chrétienne⁷. » Sans accumuler les citations, on pourrait rappeler aussi ce qu'écrivaient les évêques de France en 1973 : « L'Église, qui se réclame du nom de Jésus-Christ et qui, par lui, se trouve liée depuis son origine et pour toujours au peuple juif, perçoit dans l'existence séculaire et ininterrompue de ce peuple un signe qu'elle voudrait comprendre en toute vérité⁸. » Par sa simple « existence séculaire et ininterrompue », le peuple juif est le signe de la fidélité de Dieu et du caractère infrangible de l'alliance, signe qui doit conforter le chrétien lui-même dans sa propre foi, puisque l'existence de l'Église est fondée sur la même fidélité divine. Il n'y aurait pas d'Église aujourd'hui si Dieu n'avait d'abord fait alliance avec Israël.

Quant à la mise en garde contre la tentation chrétienne de déprécier Israël, on pourrait en parler longuement. J'aborderai seulement trois points, dont chacun pourrait faire à lui seul l'objet d'une session.

J'évoquerai en premier lieu la tendance invétérée du chrétien à se considérer comme supérieur au juif. S'il considère l'Évangile comme un progrès dans la Révélation – et l'on comprend pourquoi il voit les choses ainsi, puisque l'Évangile est le résultat d'une nouvelle intervention de Dieu dans l'histoire –, le chrétien succombe facilement à la tentation de regarder de haut ceux qui, dans son esprit, en sont encore à une étape qu'il a lui-même dépassée, ou qu'il croit avoir dépassée. Le juif en serait à un stade moins avancé que le chrétien dans l'histoire religieuse de l'humanité. Je ne crois pas exagérer en disant que cette idée est plus ou moins confusément présente dans l'esprit de beaucoup de chrétiens. Dans une traduction française de la Bible qui est toujours disponible dans les librairies, les notes et commentaires font un grand usage du terme de « primitif » pour qualifier tout ce qui relève de l'ancienne Alliance. Le chrétien se targuera volontiers, par exemple, de professer une

⁶ Déclaration *Nostra Ætate*, n° 4.

⁷ Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, n° 247.

⁸ *L'attitude des chrétiens à l'égard du judaïsme*. Orientations pastorales du Comité épiscopal pour les relations avec le judaïsme, publiées par la Conférence épiscopale française, 16 avril 1973, n° 1.

charité sans frontières, et donc de se distinguer du juif enfermé, selon lui, dans son particularisme. Il lui suffirait pourtant d'étudier l'histoire pour constater que la manière dont les chrétiens se sont comportés entre eux et envers les juifs au cours des siècles, et jusqu'à notre époque inclusivement, n'est pas l'illustration de la charité qu'ils prétendent incarner, et qu'elle n'a pas de quoi les rendre fiers. On ne peut pas, pour situer la nouveauté du christianisme, invoquer simplement le « commandement nouveau », sans se demander en même temps comment cet idéal de charité s'inscrit effectivement dans l'histoire ; c'est-à-dire sans prendre en compte la manière dont il se trouve mis en pratique par ceux qui s'en réclament. C'est le lieu de rappeler ce que Paul écrivait dès le début de son épître aux Romains : « Tu es donc inexorable, qui que tu sois, toi qui juges ; car en jugeant autrui, tu te condamnes toi-même, puisque tu en fais autant, toi qui juges. » (Rm 2,1).

Il est temps, enfin, que les chrétiens se débarrassent d'une image caricaturale du judaïsme et qu'ils découvrent les richesses de sa Tradition.

Un autre aspect de cette question — je suis toujours dans mon premier point — devrait, à mon avis, faire l'objet de notre dialogue et de notre réflexion au cours des années à venir. Les chrétiens devraient essayer de connaître et de comprendre les raisons pour lesquelles le peuple juif, dans son ensemble, n'a pas accepté l'Évangile. Sur ce point, l'enseignement chrétien, depuis la plus haute antiquité, s'est satisfait d'explications en forme d'accusations souvent simplistes. Dire que les juifs seraient rebelles et que les païens seraient dociles est une réponse un peu courte, et fort peu modeste. Une telle attitude de suffisance serait d'ailleurs en contradiction totale avec la mise en garde de Paul, qui rappelait aux pagano-chrétiens, dans le passage qui soutient en ce moment notre réflexion, qu'ils n'avaient pas à tirer orgueil d'un don qu'ils avaient reçu gratuitement et sans aucun mérite de leur part. Il est temps que les chrétiens, sans renoncer en rien à leur propre foi, mais sans chercher non plus à convaincre leurs interlocuteurs, prêtent une oreille attentive à ce que les juifs eux-mêmes estiment devoir dire sur le sujet.

Deuxième point. Un aspect particulier de la tradition juive nourrit facilement le sentiment de supériorité que les chrétiens éprouvent encore trop souvent par rapport aux juifs. Je veux parler de la *halakha*, considérée assez généralement comme un légalisme mesquin, dont le chrétien lui-même serait libéré. Ici, je voudrais attirer l'attention sur un aspect important de la dissymétrie qui existe entre judaïsme et christianisme. Nos deux traditions se sont formulées et structurées parallèlement et à la même époque, dans la patristique et dans le Talmud, mais avec deux objets différents. Dans la Tradition chrétienne, les débats des premiers siècles ont été théologiques. Ils portaient essentiellement sur la question du rapport de Jésus à la divinité et de tout ce qui en découlait ; un domaine qui ne pouvait évidemment pas avoir son équivalent du côté juif, où l'on se consacrait à l'étude et au

commentaire de la Mishna. Je dis volontiers, et un peu schématiquement sans doute, que tandis que les chrétiens précisait la réponse à la question « que croire ? », les juifs répondaient à la question « que faire ? » Et j'ajoute que lorsque nous nous rencontrons, nous sommes tout aussi embarrassés, les uns pour expliquer ce qu'ils croient, les autres pour rendre compte de ce qu'ils font.

Il faut se féliciter que notre dialogue aborde cette question délicate du sens de la *halakha*, pour permettre aux chrétiens d'entendre des explications sur cet aspect important, mais souvent déroutant pour eux, de la tradition juive. Les évêques de France avaient déjà soulevé cette question il y a quarante ans, dans leurs *Orientations pastorales sur L'attitude des chrétiens à l'égard du judaïsme*, dans un passage que l'on peut toujours relire : « C'est sous-estimer les préceptes du judaïsme que de n'y voir que des pratiques contraignantes. Ses rites sont des gestes qui rompent la quotidienneté de l'existence et rappellent à ceux qui les observent la seigneurie de Dieu. Les juifs fidèles reçoivent comme un don de Dieu le Sabbat et les rites qui ont pour but de sanctifier l'agir humain. Au-delà de leur littéralité, ceux-ci sont pour le juif lumière et joie sur le chemin de la vie (Ps 119). Ils sont une manière de 'bâtir le temps'⁹ et de rendre grâce pour la création tout entière. C'est en effet toute l'existence qui doit être référée à Dieu, comme saint Paul le rappelait à ses frères (1 Co 10,30-31). »

Dans l'imaginaire chrétien, le juif est perçu assez généralement comme la personnification du légalisme. Une information sur le sens que le judaïsme donne à l'observance des préceptes serait pour le chrétien l'occasion de réfléchir sur son propre rapport à la loi, et de se demander si la liberté qu'il se vante d'avoir acquise en étant affranchi du légalisme – un légalisme auquel le juif serait encore assujéti – ne serait pas trop souvent devenue pour lui, en réalité, un simple laxisme.

Mon troisième point pourrait ouvrir des horizons au moins aussi vastes que les deux précédents, mais je serai encore plus bref sur le sujet. Dans une bonne partie de l'opinion chrétienne, la question théologique de la relation au judaïsme est recouverte par la question politique du conflit israélo-palestinien. Or, entre la critique légitime de l'État d'Israël et de sa politique, et le vieil antisémitisme qui ne demande toujours qu'à ressurgir, la frontière est poreuse, et le « bon chrétien » peut trouver, dans l'information qui lui est dispensée sur la situation au Proche Orient, de quoi alimenter un sentiment de supériorité morale sur le juif. Je pourrais citer ici des exemples très actuels. Je soulignais tout à l'heure l'ignorance de beaucoup de chrétiens par rapport à une grande partie du Nouveau Testament. Ces deux problèmes sont liés. En effet, si l'on réduit l'Évangile à ce qui est directement accessible sans culture biblique, et si on le résume dans l'amour du prochain, surtout si l'on ramène cet

⁹ Allusion au titre du livre d'Abraham Heschel : *Les bâtisseurs du temps*.

amour du prochain à la bienfaisance et à ses expressions concrètes, le court-circuit se fait de lui-même entre cet appel à la compassion ou à l'action humanitaire et la solidarité avec ceux qui sont perçus comme victimes d'injustices. Nous ne pouvons nous arrêter maintenant sur ce problème, qui n'entre pas dans l'objet de notre session, mais il est impossible d'ignorer son existence, alors qu'il affecte plus ou moins gravement tout le travail de rapprochement avec le judaïsme auquel nous nous consacrons depuis plusieurs décennies.

Paul ne pouvait évidemment pas prévoir ce dernier point, mais sa mise en garde contre la tentation païenne de juger le juif n'a rien perdu de sa pertinence, et le fait même qu'elle doit être actualisée montre qu'elle ne sera jamais caduque. La fraternité doit se construire en permanence. Elle ne sera jamais un acquis après lequel on pourrait passer à autre chose, mais elle restera toujours, au contraire, un impératif permanent, un objectif à rechercher sans jamais se lasser.

Michel Remaud, Angers (Session « Découvrir le Judaïsme »), 16 Juillet 2014